



arrangement  
provisoire



Revue de  
presse

# NEBULA

Vânia Vaneau

Création 2021





# Nebula



**Vânia Vaneau**

Création 2021

|                                                         |            |
|---------------------------------------------------------|------------|
| <i>Moka Mag</i> - Interview de Vânia Vaneau             | 16-12-2022 |
| <i>Radio Pluriel</i> - Lyon - Interview de Vânia Vaneau | 4-12-2021  |
| <i>Le Petit Bulletin</i> - Interview de Vânia Vaneau    | 15-11-2021 |
| <i>Ma Culture</i> - Marie Pons                          | 06-10-2021 |
| <i>Arkuchi</i> - Carte blanche à Vânia Vaneau           | 10-2021    |
| <i>Arkuchi</i> - Gallia Valette-Pilenko                 | 09-2021    |
| <i>Journal de l'ADC</i> - Wilson Le Personnic           | 05-2021    |
| <i>Nouvelles de danse</i> - Alix De Morant              | 04-2021    |
| <i>Politis</i> - Jérôme Provençal                       | 03-2021    |

**Type:** Parution web

**Média:** Moka Mag

**Date de parution:** 16 décembre 2022

**Auteur:** Mia Pérou

MOKAMAG

[← Retour](#)

Publié le 16 décembre 2022



Crédit photo : © Raoul Gilbert

## "Nébula", magnétique nouvelle création de la danseuse Vania Vaneau

Interview de Vania Vaneau pour son solo "Nébula"

SPECTACLE | DANSE, CRÉATION, INTERVIEW, SEUL(E) EN SCÈNE

[f](#) [t](#) [in](#)

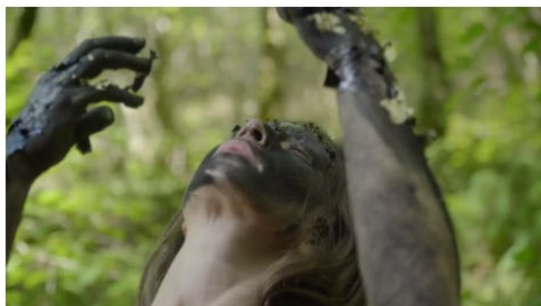
*Avec "Nébula", la danseuse et chorégraphe Vania Vaneau livre un envoûtant solo. Celle qui travaille également au côté du grand chorégraphe Christian Rizzo, livre un rituel tellurique de réparation du corps et du monde. Elle y aborde la relation du corps humain avec la nature, le tout dans un univers post-apocalyptique. Nous l'avons rencontré à Annecy, quelques instants après son filage à Bonlieu Scène Nationale.*

### COMMENT S'EST PASSÉ LE PROCESSUS DE CRÉATION DE NÉBULA ?

C'est parti d'un sentiment d'urgence, une nécessité de faire cette pièce. Assez vite, j'ai souhaité sortir du format classique "studio", "théâtre", et penser la pièce un peu comme une expérience. J'ai décidé de travailler en grande partie dans la nature, en **extérieur**. J'ai alterné les temps en intérieur et les résidences dans la nature. Le premier temps de travail était en 2019, avant la covid.

### COMMENT EST-CE QUE LA PANDÉMIE A AFFECTÉ TON TRAVAIL ?

Ça a bien coïncidé avec la situation. La pièce était liée à une sorte de situation apocalyptique, avec un constat d'une nature détruite. Puis une projection dans un monde à venir : qu'est ce que ce serait, quels pourraient être les nouveaux rapports entre les éléments et entre les êtres. Ensuite, la covid a aidé pour travailler dehors et continuer à faire les résidences.



Crédit photo : © Vincent Laisney

### COMMENT ADAPTE-T-ON EN INTÉRIEUR UN SPECTACLE PENSÉ DANS LA NATURE ?

J'ai alterné les deux espaces de telle sorte que les deux versions se sont construites en même temps. Ce n'est pas une adaptation d'un espace à un autre, ça s'est vraiment créé en parallèle. Chaque expérience alimentait l'autre. Des choses qu'on peut plus facilement construire sur un plateau (l'écriture, l'attention, les choix) allaient servir en extérieur. De l'autre côté, quand j'arrivais à l'extérieur, toute l'expérience de la nature, des éléments, nourrissait le travail au plateau.

---

**Type:** Parution web

**Média:** Moka Mag

**Date de parution:** 16 décembre 2022

**Auteur:** Mia Pérou

---

**“ TOUS LES ÉLÉMENTS SE TRANSFORMENT, RIEN N’EST POSÉ LÀ  
COMME UN DÉCOR. [...] LES ÉLÉMENTS ONT LEUR PROPRE VIE, ILS  
BOUGENT AVEC L’AIR, LA LUMIÈRE. ”**

**TU TRAVAILLES AVEC DIFFÉRENTES MATIÈRES, COMME LE CHARBON, DES BOLS OU DES  
LENTILLES... QUAND EST VENU CE CHOIX ?**

Le charbon, c’est la première chose qui est venue. Puis l’envie de travailler avec des gestes et des pratiques un peu “premières”, ancestrales, artisanales : la vannerie, la poterie, les gestes pour travailler la terre, des outils qui vont avec... est arrivée dans le processus. Au début, les bols étaient en pierre puis, en travaillant avec la scénographe, on a cherché des matières qui étaient plus technologiques, futuristes, pour faire le contrepoint. Plus tard sont venus les lentilles, les fours solaires, etc. C’est une sorte de technologie à la fois un peu rudimentaire, archaïque.

**COMMENT S’EST PASSÉE LA CRÉATION AVEC  
LA SCÉNOGRAPHE CÉLIA GONDOLE ?**

C’était la première fois que je travaillais avec une scénographe. Ensemble, on cherchait à la fois des éléments plastiques et des actions. Tous les éléments se transforment, rien n’est posé là comme un décor. Ce n’est pas une scénographie qui est figée : les éléments ont leur propre vie, ils bougent avec l’air, la lumière. Tous les éléments sont liés. La musique, les sons, ont un rapport avec le mouvement. Rien n’a été collé sur quelque chose de déjà fait.



Crédit photo : © Vincent Laisney

**“ L’ART C’EST CRÉER QUELQUE CHOSE QUI N’EXISTAIT PAS  
AUPARAVANT, EN SE BASANT SUR DES CHOSSES QUI EXISTENT. ”**

**OÙ ES-TU ALLÉE PIOCHER TES INSPIRATIONS ?**

C’est très ouvert. Je suis brésilienne donc il y a un imaginaire nourri par les pratiques amérindiennes, par l’animisme. Un peu toute cette transformation des êtres chimériques. Considérer que les éléments dans la nature ont aussi leurs esprits propres (les pierres, les rivières, les arbres, etc). Je me suis inspirée de plasticiens, d’artistes contemporains. Mais aussi des éléments cosmiques, sur les galaxies, les télescopes pour observer l’espace.

**EST-CE QUE TES ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE  
ONT, EN UN CERTAIN SENS, IMPRÉGNÉES TA  
CRÉATION ?**

Ce n’est pas directement lié. Mais c’est lié à mes lectures sur l’anthropologie, la philosophie. Ces autres visions de l’humain, du monde, aident à créer un autre monde. L’art c’est créer quelque chose qui n’existait pas auparavant, en se basant sur des choses qui existent. La psychologie sur la perception, des états de conscience, la plasticité du cerveau... En tant que danseuse, cela m’intéressait déjà.



Crédit photo : © Vincent Laisney

**“ LE FILAGE, C’EST AUSSI APPRIVOISER DE NOUVEAU LES ACTIONS.  
MÊME SI C’EST UN SOLO, IL FAUT SE COORDONNER AVEC LA LUMIÈRE ET  
LE SON : ON JOUE ENSEMBLE. ”**

---

**Type:** Parution web

**Média:** Moka Mag

**Date de parution:** 16 décembre 2022

**Auteur:** Mia Pérou

---



Crédit photo : © Mia Pérou / Moka Magazine

### QUELLE ÉTAIT L'IDÉE DERRIÈRE NÉBULA ?

Pour moi, l'art n'a pas à envoyer un message. C'est une expérience partagée. Il y avait cet état d'urgence de devoir agir face à une certaine fatalité. Une rupture, un virage, un basculement. Nébula, c'est exploré ce qu'on allait regarder de l'autre côté, après que tout soit détruit. Se poser cette question-là... "qu'y a-t-il après la fin ?". (rire)

### QUELLE EST L'IMPORTANCE DES FILAGES ?

On le fait à chaque fois. Aujourd'hui, c'était important de la faire avec le nouveau régisseur lumière. Il y a énormément de détails et de "tops", de correspondances entre la lumière, le son, les actions. Il y a beaucoup d'objets aussi. À chaque fois, il faut se réaccorder les uns avec les autres. En fonction des lieux, on doit s'adapter à l'espace, réfléchir aux lumières. Le filage, c'est aussi apprivoiser de nouveau les actions. Même si c'est un solo, il faut se coordonner avec la lumière et le son : on joue ensemble. Apprendre les séquences d'une pièce est un long processus pour les régisseurs. C'est pour ça qu'on repasse, qu'on répète inlassablement.

### Suivez-les sur leurs réseaux



**Type:** Radio

**Média:** Radio Pluriel - Lyon

**Date de parution:** 30 novembre 2021

**Auteur:** Hervé Laurent



Radio Pluriel ▾

Ecouter ▾

Actualités

Sortir

Contact



## Vania Vaneau présente 'Nebula' aux Substances jusqu'au samedi 4 décembre.

par Hervé LAURENT | Déc 2, 2021 | 03\_Sortir | 0 commentaires



C'est une nouvelle création solo que Vania Vaneau présente aux Substances. Une œuvre forte, puissante, qui plonge le spectateur dans une autre monde une heure durant.

C'est comme un rituel ou une cérémonie qui serait à la fois archéologique et futuriste, dans un monde très minéral et en noir et blanc, sur une musique ambient synthétique et 'spatiale'... Il y a même une dimension olfactive ...

C'est vraiment à vivre et non seulement à regarder.

N'hésitez pas : Allez-y !



Pour écouter une interview de Vania Vaneau réalisée après la représentation du 30 novembre, cliquer sur :



Radio Pluriel

2021 - 11 - 30 Vania Vaneau

SOUNDCLOUD

Share



Cookie policy

Radio Pluriel - 2021 - 11 - 30 Vania Vaneau

**Type:** Parution web et papier

**Média:** Le Petit Bulletin

**Date de parution:** 15 novembre 2021

**Auteur:** Interview



Nebula de Vania Vaneau, 2021, Passages Transfestival, Metz © Raoul Gilibert - 3147

**Vous avez travaillé en trio pour *Ora (Orée)* (2019), en duo pour *Ornement* (2016), vous allez livrer un solo. Est-ce que cela a été décisif au moment de penser *Nebula* ? Comment c'est arrivé ?**

L'expérience du trio est un partage duquel je sortais pour regarder et maîtriser la forme de l'extérieur. Et pour *Nebula*, j'ai eu envie de revenir à un solo car c'est plus personnel. J'avais besoin de travailler dans un élan plus intuitif, une impulsion un peu plus consciente. C'est plus simple d'être seule pour cela.

**C'est parce que vous avez l'intuition de travailler en solo que vous êtes allée vers ce sujet de la nature que vous dites « déjà détruite » ou c'est ce sujet qui vous conduit à la forme du solo ?**

C'était les deux en même temps. Il y a un état d'urgence de quelque chose qui est fini, détruit et le devoir de répondre à ce sentiment apocalyptique avec un élan, une action, le jeu. Le solo est le plus approprié pour cela mais je travaille étroitement avec les compositeurs de Puce Moment, Nicolas Devos et Pénélope Michel. Assez vite, dans le processus, j'ai commencé à partager les idées avec la scénographe Célia Gondol. Finalement c'est une équipe avec aussi Abigail Fowler sur la lumière. C'était intéressant de voir comment chacun à son niveau est auteur de ce qu'il fait.

**Type:** Parution web et papier

**Média:** Le Petit Bulletin

**Date de parution:** 15 novembre 2021

**Auteur:** Interview

**Votre instrument est le corps. Comment avez-vous fait pour travailler le sentiment apocalyptique que vous évoquez ?**

Au départ je cherchais des gestes qui soient ceux du « faire », de fabrication des choses anciennes avec la terre, les éléments extérieurs. Revenir à la vannerie, la terre, l'argile - cela ne disparaît jamais - et voir comment l'humain interagit avec son environnement pour le transformer, pour créer de la vie (agriculture...). Dans l'avenir, cela persistera et on va peut-être créer d'autres types d'outils pour d'autres façons de travailler la terre et être en contact avec l'environnement d'une autre façon. Il faut aller vers un imaginaire : comment les matières pourraient se combiner (la pierre et le miroir, la lumière et les plantes...), les choses muter, voir les matériaux bruts qui pourraient dialoguer autrement entre eux. Voir aussi comment aussi le corps peut devenir un élément de la nature : devenir animal, plante, étoile, volcan. C'est un travail plus intérieur qui peut se rapprocher du butô\*, de sensations physiques. Se dégage alors une figure un peu chimérique, qui se transforme le long de la pièce en possibilités de fictions et d'êtres magiques, un peu enchantés.



Nebula de Vania Vaneau, 2021, Passages Transfestival, Metz © Raoul Gilibert-3227

**Avec la musique, vous chercher à construire une cérémonie, une nécropole sur votre sujet ou plutôt un monde enchanté comme vous le dites ? Quelle est la tonalité de *Nebula* ?**

On ne l'a jamais nommée « cérémonie » mais la pièce a un côté rituel. Souvent mes pièces portent un peu ce format-là. Pour la musique, on est parti sur des sons qui pouvaient ressembler à des sons un peu naturels et qui sont aussi tordus pour devenir électroniques. A la fin on ne sait pas si c'est un animal ou une machine, il y a cette confusion. C'est un contexte tellurique avec des éléments assez sombres mais aussi un travail sur la voix (Pénélope chante dans la bande son et moi un peu également) pour convoquer des chants d'appels, des ritournelles et activer des connexions de vie. Puis il y a une partie plus mélodique qui appelle à plus de couleurs.

**Vous dites souhaiter faire un « spectacle de guérison ». Comment s'y prend-on ?...**

C'est un peu comme un rituel de mort ou de renaissance. Il y a une progression avec tous ces gestes plus concrets avec le charbon (préparer un terrain, manipuler avec des outils...) pour provoquer une transformation du corps, de l'espace et invoquer toutes ces forces un peu magiques pour redonner vie à cet espace. Et pouvoir entrer dans une danse de l'abandon, un peu cathartique, guérir un corps et un espace qui a été détruit.

**Type:** Parution web et papier

**Média:** Le Petit Bulletin

**Date de parution:** 15 novembre 2021

**Auteur:** Interview

Ce spectacle est une sorte de dernière danse, accompagner la fin d'un monde plutôt que d'en imaginer un autre ou vous êtes optimiste ?

Non pour moi la pièce n'est pas une fin. C'est une façon d'aller chercher de la lumière, de l'air, de l'espace plus loin. Reconstruire dans un autre niveau ce qui a été détruit pour trouver d'autres types de consciences, de lien, de relation.



Nebula de Vania Vaneau, 2021, Passages Transfestival, Metz © Raoul Gilibert-3208

**Le titre *Nebula* c'est pour une façon de flotter au-dessus de ce monde détruit ? Comment est venu ce titre ?**

C'est l'envie d'accéder à quelque chose de niveau cosmique, céleste. Les nébuleuses sont des sortes d'amas d'étoiles très colorées. Elles sont invisibles pour nous, ça ne se voit que par satellite. J'ai le désir de voir quelque chose d'invisible de plus loin plus large que la sphère humaine et terrestre. Et ça évoque les nuages, le nébuleux et le sombre. Travailler la couleur noire même si à la fin de la pièce la lumière arrive.

**Vous avez dansé avec de grands chorégraphes (Wim Vandekeybus, Maguy Marin, Christian Rizzo...). Est-ce que ce que vous avez appris d'eux infuse dans votre travail aujourd'hui ?**

Je n'ai fait qu'un projet avec Vandekeybus. Je ne peux pas dire que ce soit un langage qui me soit resté. Avec Maguy Marin, j'ai travaillé durant sept ans (*Ha ! Ha !*, *Turba*, *May B*, *Umwelt*, *Description d'un combat*, *Salves...*). C'est un grand apprentissage sur les méthodes de travail, la façon de concevoir le théâtre et l'art en général. Ça se transforme dans le temps. Mon chemin est différent maintenant. Et puis je travaille avec Christina Rizzo depuis cinq ans. Je danse sur sa création actuelle. C'est un imaginaire dont la forme est très différente de ce que je fais mais on a des points communs dans l'imaginaire des sensibilités qui peuvent se rapprocher. C'est bon aussi d'être interprète.

**Vous travaillez beaucoup le toucher, on sort d'une période où il a été interdit, dangereux. On a encore du mal à le retrouver. Est-ce que cela a traversé ce travail sur *Nebula* ?**

J'ai commencé à travailler *Nebula* avant le début de la crise sanitaire. Mais ça a complètement résonné avec cette situation particulière. On était en plein dans la thématique de l'apocalypse, de la destruction, comment renouer avec quelque chose de l'ordre du vivant. Je pense qu'on est de plus en plus nombreux à se relier aux autres avec des machines (téléphones, ordinateurs...) et c'est essentiel de revenir, même si ce n'est pas à plein, à son entourage, dans les vraies sensations, les choses tangibles, de faire, fabriquer soi-même, de ne pas s'éloigner pour se réfugier derrière un écran.

**Type:** Parution web et papier

**Média:** Le Petit Bulletin

**Date de parution:** 15 novembre 2021

**Auteur:** Interview



Nebula de Vania Vaneau, 2021, Passages Transfestival, Metz © Raoul Gilibert-3245

**Vous avez créé ce spectacle dehors. Est que sa version extérieure sera très différente de la version intérieure que vous allez expérimenter pour la première fois aux SUBS ?**

Depuis le début je voulais que ce soit une pièce protéiforme (dehors, dans une église, une ancienne ferme...) et sortir du cadre typique de la résidence de la production des pièces, souvent en studio pour que le résultat ne soit pas la production d'un spectacle mais une expérience partagée. Je voulais partir de la présence d'un corps dans la nature.

**Vous n'avez pas l'impression d'enfermer ou asphyxier votre spectacle dans sa version plateau ?**

Non car, comme j'avais déjà fait des allers-retours, je n'ai pas travaillé qu'en intérieur ; les deux versions dialoguent. On a trouvé des choses sur le plateau, d'autres dehors. Ça se complémente. Chacune permet des choses que l'autre ne permet pas et en même temps ça reste la même pièce.

**Qu'est-ce que le plateau permet ?**

L'environnement au plateau est plus créé par le son et la lumière que par la nature donc ça permet de choisir alors qu'en extérieur c'est parfois l'accident (le vent, la pluie, beaucoup ou pas de végétation). L'intérieur appelle plus le côté futuriste que l'autre car il y a deux polarités dans ce projet : aller chercher dans une pratique plus ancestrale et sauvage et, aussi, créer des objets et des éléments de la pièce qui seraient plus futuristes. Sur le plateau, on est plus dans un imaginaire futuriste car c'est plus technologique et dans la nature, je ressens plus le côté ancestral.

\* danse d'avant-garde née au Japon à la fin des années 1950

**Nebula**

Du mardi 30 novembre au samedi 4 décembre à 20h ; 16€/13€/5€

**Puce Moment live**

Samedi 4 décembre à 21h30 ; 10€/5€

**Type:** Parution web  
**Média:** Ma Culture / maculture.fr  
**Date de parution:** 6 octobre 2021  
**Auteur:** Marie Pons

MACULTURE Critiques Entretiens Les Rendez-vous

## Vania Vaneau, Nebula

Par Marie Pons. Publié le 06/10/2021



Il aura fallu un premier rendez-vous manqué pour assister à la nouvelle création de Vania Vaneau. La première, qui aurait dû avoir lieu au mois de juin au Festival Extension Sauvage en Bretagne avait dû malheureusement être annulée à cause des intempéries. Trombes d'eau et sol détrempé avaient eu raison de la possibilité de jouer ce solo, créé pour se déployer dehors, en lien avec les éléments. Partie remise pour ce mois de septembre, c'est à la Métairie des arts en Corrèze que *Nebula* pourra finalement avoir lieu, dans une version inédite. Abritée à l'intérieur de l'ancienne grange, la pièce est contenue entre les épais murs de pierre et sous l'ossature d'une imposante charpente en bois, tout en étant sensible au vent du soir : sur trois côtés, les portes sont grandes ouvertes, créant des trouées vertes sur le jardin. Jouant avec la profondeur de champ, l'ouverture qui se profile en fond de scène dévoile un couloir végétal, au bout duquel est suspendu un néon circulaire, et constitue une ligne de fuite vers laquelle Vania Vaneau va chercher, au fil de circulations entre intérieur et extérieur, plusieurs matières et artefacts qui activent le monde de *Nebula*.

De la blancheur du sol se détachent une étendue ovale formée de morceaux de charbon noir, des pierres disposées comme des repères, de grandes paraboles argentées, des paniers tressés et d'autres néons en forme de cercle flottants dans l'espace. Vêtue de noir, large tee-shirt et bottes, Vania Vaneau est active. La danseuse porte et déplace des objets et des matières, dans une danse de trajets circulaires, au rythme d'une marche qui crée des spirales dans l'espace. Sa présence dynamique met en mouvement un milieu, une cosmogonie très minérale, faite de charbon, de pierres, de verre, d'or et de métal. Des paniers tressés qu'elle empile et charrie s'échappent des cascades noires, ajoutant du charbon au paysage dévasté et comme calciné. Deux morceaux de miroir manipulés dans ses mains battent des ailes et leurs reflets étincellent au plafond, semblables à un vol soudain d'hirondelles. Elle porte entre ses mains et à bouts de bras de grandes lentilles de verre, prismes oculaires à travers lesquels elle regarde le monde, et où l'on voit en retour son reflet déformé, son visage altéré par les volumes concave et convexe. Absorber ou créer de la lumière, dans *Nebula*, la noirceur cohabite de près avec une clarté très vive. On a le sentiment qu'une forme d'apocalypse a eu lieu, et que dès l'entrée de Vania Vaneau dans l'espace, un feu essaie de repartir depuis la désolation. Au plus sombre de ce monde que l'on découvre, il y a toujours un éclat, un reflet miroitant ou métallique qui amorce un espoir.

**Type:** Parution web  
**Média:** Ma Culture / maculture.fr  
**Date de parution:** 6 octobre 2021  
**Auteur:** Marie Pons

Car lorsque *Nebula* commence, ce serait comme essayer d'y voir au fond de la mine. Nous sommes peut-être à un moment où les êtres humains auraient tout sorti des entrailles de la terre : tout le charbon, tout l'or, pour le feu, et pour la parure. Les profondeurs de la terre comme sa surface seraient à présent stériles, sèches et noircies. Jusqu'à ce que le corps qui est entré déclenche ce que l'on peut appeler un rituel, mette en mouvement les éléments, dans une danse qui se dévoile comme une tentative de raviver, réanimer la matière, de déployer des couleurs ensevelies ou d'en inventer de nouvelles. La couleur noire ouvre vers ce futur possible, post-apocalyptique, mais nous renvoie dans un même mouvement vers le fond ancien du temps.

Car le rituel que déploie Vania Vaneau revêt aussi un ancrage archaïque, quasi préhistorique. Pour cela, des artefacts technologiques cohabitent avec des gestes et des matières présents depuis le début du monde, créant des images toujours versatiles. Lorsque la danseuse écrase le charbon sous les coups d'une pierre, se tenant à genoux, fabriquant un pigment depuis les cendres, c'est un geste qui remonte à l'aube de l'humanité. Plus loin, lorsque la peau noircie par le charbon s'orne de feuilles d'or, on peut penser autant à une parure pré-colombienne qu'à un corps augmenté, hybridé par le métal précieux. La présence des paraboles métalliques et des lentilles de verre tendent à leur tour un arc entre l' ancestrale pratique de l'astronomie et l'exploration spatiale contemporaine. On a le sentiment que *Nebula* est simultanément un rite funéraire, où l'on dépose sur le sol des fleurs mortes et séchées, et un commencement, où d'autres fleurs faites de corolles de métal ornent le monde. Cette collusion entre archaïsme et futur, par le choix même des objets et de la scénographie travaillée avec Célia Gondol, s'ouvre comme une invitation à feuilleter nos façons de voir et de regarder : au-dedans de soi, derrière et devant soi dans un même espace-temps, dans une coexistence des temporalités activée au présent.

Comment un corps vivant peut habiter, être traversé par ce paysage prométhéen ? La fureur du vent, les cendres refroidies d'un volcan, la dureté de la pierre semblent infuser les os, les articulations de l'interprète. Une certaine raideur, une tension que l'on ne connaissait pas dans sa danse apparaissent, devant être le résultat de l'énergie ce soir-là, sensible aussi à l'orage qui finit par éclater au-dessus de nos têtes, débordant de la bande-son composée par Nicolas Devos pour se manifester au-dehors. On se demande à plusieurs reprises comment Vania Vaneau parvient à respirer dans *Nebula*. Sa bouche est souvent couverte, obstruée un long moment par une éponge végétale, elle crache poudres et liquides, le noir du charbon a infusé jusqu'à sa salive qui coule transformée en bile noire. Ce qu'il y a d'humain se mêle au reste, le minéral et le végétal contaminent le corps par endroits, pour le transformer. C'est une bouche par laquelle l'être-vivant devient autre et se métamorphose, en figure séculaire qui construit un foyer, en animal, en totem, en responsable d'un rite funéraire. L'écriture chorégraphique oscille entre cette danse de gestes anciens, partageables, et une organicité d'où jaillissent des mouvements vifs, lorsque le corps tourne rapidement sur son axe, créant un tourbillon qui traverse le plateau de part en part, ou lorsque se forme une figure animale grognante et menaçante, telle un jaguar venu cracher, souffler du pétrole ou du fiel à notre rencontre.

Parmi les pièces qui travaillent dans et avec le paysage, s'attellent à la déconstruction de l'idée de « nature », *Nebula* emprunte un chemin bien singulier : il ne s'agit jamais de faire un, de chercher une union apaisée ou de retrouver une prétendue pureté originelle des relations. On parlerait plutôt ici de résistances, de frottements, de dérapages qui mettent en contact un corps vivant avec des matières plurielles et vivantes elles aussi, exactement comme le feu naît du frottement entre deux pierres. Le corps casse, fabrique, déplace, réarrange. Il agit et se laisse parfois traverser dans une relation dynamique vigoureuse. Le rituel de *Nebula* paraît s'inscrire dans un espace d'entre-deux, entre le rite qui vise à enterrer quelque chose et le geste de déblayer l'espace, la nécessité de faire table rase pour faire place nette au vif, à l'étincelant. Comme souvent, et c'est pour cela que le travail de Vania Vaneau est passionnant, on ne peut cerner et contenir la pièce en un seul lieu bien borné, elle échappe heureusement aux tentatives d'arpentage pour nous proposer une cosmogonie plus complexe, plus plurielle que ce que l'on aurait jamais imaginé.

***Nebula*, vu à la Métairie des arts à Saint-Pantaléon-de-L'arche dans le cadre du festival Danse en mai en septembre. Chorégraphie et interprétation Vania Vaneau. Scénographie Célia Gondol. Création musicale Nico Devos et Pénélope Michel (Puce Moment/ Cercueil). Création lumière Abigail Fowler. Régie Gilbert Guillaumond. Photo © Célia Gondol.**

**Type:** Parution web et papier

**Média:** Arkuchi

**Date de parution:** Octobre - Novembre 2021

**Auteur:** Interview

CARTE BLANCHE

# DES MOTS DE "L'ENTRE"



Montand - Olivet

**VANIA VANEAU** EST UNE DANSEUSE ET CHORÉGRAPHE BRÉSILIENNE, INSTALLÉE À LYON. INTERPRÈTE CHEZ MAGUY MARIN (DE 2005 À 2012), RIZZO OU VANDEKEYBUS, ELLE SE FAIT REMARQUER AVEC UN PREMIER SOLO, *BLANC* (2014). SUIVRONT LE DUO *ORNEMENT* (2016) PUIS LE TRIO *ORA* (2019), AVANT *NEBULA* CRÉÉ AUX SUBS EN NOVEMBRE PROCHAIN. DANSEUSE MAGNÉTIQUE, ELLE EXPLORE LES FRONTIÈRES ENTRE INTÉRIEUR ET EXTÉRIEUR DU CORPS ET QUESTIONNE LES RAPPORTS À L'ENVIRONNEMENT, AU TEMPS, À LA NATURE, AU COSMOS.

PAR VANIA VANEAU

Entre deux choses, entre deux instants, entre deux pays, entre le ciel et la terre, il y a une zone de mouvement, d'indétermination, d'inconnu. Ce chemin de "l'entre" se dessine au fur et à mesure sur un fil ténu, précis et fragile.



**NEBULA**  
Les SUBS,  
Lyon 1

30 NOV. > 04 DEC.

les-subs.com

arrangementprovisoire.org

arrangementprovisoire

Voilà où je me situe (ou ne me situe pas), entre des polarités (pas que deux) opposées, différentes, mais continues, complémentaires. Des bribes d'histoires, de géographies, de cultures, de choses, de lieux et de temporalités qui tentent de se rassembler en un tout. Une composition mouvante qui cherche à ajuster perpétuellement sa forme et son contour poreux.

M'habitent le Brésil et l'Europe, pays d'origine et continent d'accueil, m'habitent les voyages à travers le monde. M'habitent le théâtre de violence de la guerre vécue par mon père, et la passion de la danse qui m'a été transmise par ma mère. M'habitent toutes les personnes, les idées et idéaux, les histoires que j'ai pu rencontrer, de près ou de loin, leurs bonheurs et leurs souffrances. M'habitent tous les fantômes anciens et récents, connus et inconnus, les esprits qui rôdent, qui gardent, qui guident et qui effraient. M'habitent tant la mégapole polluée, surpeuplée et chaotique, que la forêt dense, sonore, exubérante et colorée. Le calme profond de la mer, de la méditation, de l'infini du ciel, autant que le trouble cauchemardesque de la terre et de la tragédie des

22

ARKUCHI #23  
OCT./NOV. 2021

**Type:** Parution web et papier

**Média:** Le Petit Bulletin

**Date de parution:** Octobre - Novembre 2021

**Auteur:** Interview

## CARTE BLANCHE |||||

humains. La joie de la vie et la mélancolie de savoir que tout sera fini. Le courage d'avancer vers l'inconnu et la peur des monstres sur le chemin...

M'habitent les muscles, le sang, les cellules, les atomes. Ces mêmes atomes qui composent toute chose de ce monde. M'habitent les pierres, les rivières, les animaux, les étoiles, les démons et les dieux. Et aussi le vide, les absences, tout ce qui pourrait potentiellement exister, tout ce qui n'existera jamais, ce que je ne connais ou ne comprends pas.

Avec toute cette foule qui m'habite, j'essaie de construire ou reconstruire des mondes. Par le corps, avec des matières, j'écris dans le temps et dans l'espace, des mouvements, des gestes, des figures et des images, j'en fais ma danse. Les pièces que je crée, seule ou accompagnée, sont pour moi comme une fenêtre par où circulent toutes ces présences et événements, intérieurs et extérieurs, qui me constituent et me traversent.

AVEC TOUTE  
CETTE FOULE QUI  
M'HABITE, J'ESSAIE  
DE CONSTRUIRE  
OU RECONSTRUIRE  
DES MONDES.

Le rituel du spectacle, l'espace de rencontre entre la "scène" et le public est comme une pause suractive où l'on peut laisser apparaître quelque chose de plus que le réel : le surréel, l'hyper-réel, l'irréel... tout ce qui existe et que l'on ne voit pas, tout ce qui n'existe pas encore, tout ce qui disparaîtra bientôt, aussitôt le spectacle terminé. Cet espace a le potentiel de changer, de réparer, de transformer le monde, au moins pendant la durée du jeu.

J'ai bientôt 40 ans, je suis, (peut-être ?) à peu près au milieu de ma vie, à mi-chemin entre la vie et la mort, entre le passé et le futur. Ce lieu ici, au milieu, entre le début et la fin, est mouvant, intense, vibrant. Et j'espère que le souffle du temps qui passe nous propulse tous vers plus de lumière.

Type: Parution papier

Média: Arkuchi

Date de parution: Septembre 2021

Auteur: Gallia Valette-Pilenko

MICMACS DE SAISONS

# UNE SAISON DE FOLIE

PAR GALLIA VALETTE-PILENKO



NEBULA



OÙM

30 SEPT.

La Mouche, Saint-Genis-Laval

QUEEN BLOOD

01 OCT.

Théâtre de Vénissieux

02 OCT.

Le Velléin, Villefontaine (38)

19 NOV.

Théâtre de Villefranche

A QUIET EVENING OF DANCE

23 & 24 NOV.

Maison de la Danse

NEBULA

30 NOV. > 04 DEC.

Les SUBS, Lyon 1

FESTIVAL TRANSDANCES

16 > 26 NOV.

Espace des Arts, Chalon (71)

LA NOUVELLE SAISON CHORÉGRAPHIQUE RÉGIONALE S'ANNONCE  
FOISSONNANTE ! ON POURRAIT MÊME DIRE QUE CELA VA (SANS DOUTE)  
FRÔLER L'EMBOUEILLAGE...

V oici une petite sélection foncièrement subjective, qui met l'accent sur quelques figures marquantes à suivre dès la rentrée. À commencer par Fouad Boussouf, tout récemment nommé à la direction du CCN du Havre, qui joue les prolongations de la Biennale de la danse avec *Oûm*, dernier volet de sa trilogie consacrée au monde arabe et vibrant hommage à la diva égyptienne Oum Kalthoum. On pourra enchaîner dans un tout autre genre avec la nouvelle création, très excitante, de Vania Vaneau, la chorégraphe qui monte, qui monte... L'ancienne interprète de Maguy Marin développe une recherche singulière autour de la nature et de la matière, du costume et des accessoires. Après *Blanc*, premier solo remarqué, puis *Ornement* et *Ora*, il est question « de révéler l'état originel des éléments, de créer des rituels de guérison, de fertiliser l'espace et d'explorer les notions de catharsis et d'extase » dans *Nebula*, pièce écrite en deux volets, une version dans la nature et

une autre pour la boîte noire. À découvrir aux SUBS. Pour la première fois, les interprètes de William Forsythe viennent fouler les planches de la Maison de la Danse avec *A quiet evening of dance*, condensé de l'œuvre du plus européen des chorégraphes américains qui ressemble à une leçon de danse. Aux antipodes, à Chalon, le festival TransDances (ex-festival Instances) propose un joyeux *melting-pot* d'esthétiques. De Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou au Collectif (La) Horde, il y a un grand écart que le public curieux n'aura pas de mal à franchir. Le festival fait aussi découvrir le travail de Omar Rajeh, chorégraphe libanais très important dans son pays, récemment installé à Lyon, ou donne à revoir l'excellente dernière pièce de Ousmane Sy, *Queen Blood*. On termine cette sélection par la reprise de deux chefs-d'œuvre de l'incontournable Maguy Marin : *Umwelt*, dix-sept ans après sa création, et *May B*, pièce-culte qui affiche au compteur plus de 800 représentations, un record dans l'histoire de la danse contemporaine. Cette œuvre inspirée de l'univers de l'écrivain Samuel Beckett n'a pas pris une ride et garde toute sa pertinence quarante ans après sa création !

—  
**Type:** Parution papier  
**Média:** Journal de l'ADC  
**Date de parution:** Mai 2021  
**Auteur:** Wilson Le Personnic  
—

4

VANIA VANEAU

## Danser la forêt

Depuis ses premiers projets au sein de la compagnie Arrangement Provisoire, Vania Vaneau développe une recherche qui entrelace le corps et la matière à l'environnement. Dans des pièces comme *Blanc*, *Ornement* et *ORA* (*Orée*), la chorégraphe s'intéresse à l'animisme et aux paysages. Elle creuse l'idée d'une archéologie du futur, pour questionner le renouvellement de nos rapports au temps, à la fabrication, à la terre, aux animaux et au cosmos. Pour *Nebula*, la chorégraphe a alterné plusieurs résidences en studio et en pleine nature, en Ardèche, en Aveyron et en Loire-Atlantique: « Je voulais retrouver une nouvelle forme d'expérience de la création. J'avais besoin de sortir du cadre, de sortir du studio de danse. L'expérience du corps dans la nature était le principe de cette création mais je n'étais pas sûre que cela aboutirait forcément à une pièce destinée à être présentée à l'extérieur. » Finalement, à l'instar du processus de recherche, qui s'est joué sur deux fronts, *Nebula* verra le jour en deux formats distincts: une première version, pour des espaces naturels, sera créée en juin 2021 au Festival Extension Sauvage en Bretagne, et une seconde version spécifiquement pour la boîte noire l'automne prochain.

Cette expérience de la forêt a fait naître chez Vania Vaneau une nouvelle dramaturgie, celle de la nature elle-même: « J'ai été en grande partie seule lors des résidences en forêt, c'était important pour moi de faire cette expérience sans être regardée. Dans la forêt, il n'y a pas de *face public*, on est entouré et on fait partie d'un tout vivant. Au fur et à mesure des résidences, les gestes et l'écriture du corps avec les matières et l'environnement se sont posées. J'ai pu les partager avec les collaborateurs et le public lors des sorties de résidence ». Accompagnée de la scénographe Célia Gondol, appliquée à comprendre les gestes liés au travail de la terre, à celui de l'artisanat, au soin ou encore aux rituels cathartiques de la guérison, la chorégraphe a choisi des matières naturelles comme le charbon, l'or, l'argile, ou des matières transformées comme des miroirs et des loupes. « J'ai l'habitude de partir d'un espace vide pour créer un environnement, avec tous les *artefacts* et les outils que permettent la boîte noire: la lumière, la fumée, etc. Avec *Nebula*, il y a l'idée de révéler un espace vivant qui est déjà là, et de saisir ce qu'il provoque comme sensation, ce qu'il ouvre comme imaginaire. Ensuite, on peut créer une sorte de fiction, comme un vrai moment d'expérience partagée avec le public. »

**Type:** Parution papier  
**Média:** Nouvelles de danse  
**Date de parution:** Avril 2021  
**Auteur:** Alix De Morant

## ➔ Quels espaces (autres) pour la danse ?

PAR ALIX DE MORANT

**La pandémie avec son cortège d'annulations et, a contrario, le déferlement sur les réseaux sociaux de spectacles en streaming semblent avoir rendu la danse, soit trop visible, soit invisible, bien que dans les théâtres, où le public n'est plus convié, les artistes répètent.**

D'un côté, la boîte noire devenue résolument hermétique cachant derrière sa façade toute une activité qui doit rester à l'abri des regards, car il y est question de contacts, d'étreintes et de sueurs. De l'autre, la transparence vitrifiée des écrans où les publications de vignettes, à l'instar de la Minute de Danse<sup>1</sup>, se sont démultipliées. Or, ce phénomène viral semble fort éloigné du projet d'origine qui consistait pour la chorégraphe Nadia Vadori-Gauthier, depuis les attentats de Charlie Hebdo en 2015, à faire irruption jour après jour dans un espace public brusquement plongé dans l'effroi pour y réinsuffler du politique. Au-delà de l'effet de sidération des premiers mois, la crise sanitaire nous interpelle sur la manière dont la danse, par essence migrante, est en mesure de se déterritorialiser pour frayer d'autres voies que celles déjà toutes tracées. Du plateau au « white cube », du dedans vers le dehors, n'est-ce pas à la création chorégraphique de révéler d'autres spatialités ?

### Confinement 1. L'expérience intérieure

Durant le premier confinement, les appartements, les maisons ont servi de décor à toutes sortes de capsules chorégraphiques de qualité inégale, le plus souvent filmées en plan fixe, par le truchement d'un smartphone ou d'une webcam. Dans les plus sophistiqués de ces montages, les bandes enregistrées étaient ensuite mises bout à bout pour donner l'illusion d'une communauté au travail, quand il s'agissait de rassembler un corps de ballet démembré ou d'assurer, au collège ou au lycée, une continuité pédagogique. Dans ce cas, comme le souligne Carole Zacharie, professeur d'éducation physique et sportive, « des corps dansants qui se fondent et s'enchaînent dans une posture identique mais personnelle me semblaient être une belle métaphore afin de transmettre un message à mes élèves : nous sommes toujours un collectif d'individus réunis autour du mouvement<sup>2</sup> ». Pour autant, si les plateformes de visioconférence ont été investies pour continuer à tisser des relations, comme pour Ivana Müller qui, ne pouvant plus réunir ses danseurs autour de sa création *Forces de la nature*<sup>3</sup>, leur a suggéré de s'engager dans une narration semblable à celle du *Décameron* de Boccace, récit en cent épisodes qui, sur fond de peste, réunit une brigade de jeunes gens de la bonne société florentine bien décidés à fuir l'épidémie et à se divertir en se racontant des histoires, elles ont plus rare-

ment été exploitées en tant que dispositifs performatifs. Pourtant, au-delà de l'effet mosaïque, le format d'une rencontre à distance peut s'avérer riche de potentialités, dès lors qu'on l'utilise pour qu'affleure le sensible. Annie Abrahams, performeuse et spécialiste de vidéo installations, Daniel Pinheiro, acteur, et Muriel Piqué, chorégraphe, ont ainsi, avec *Distant Movements*<sup>4</sup>, conduit sur Zoom une guidance subtile à la rencontre de cette danse secrète que chacun porte en soi et que les participants pouvaient exécuter les yeux fermés. Au travers de ce filtre qui, en ouvrant sur l'aventure perceptive, déclenche la fonction imaginante, le chorégraphe Pierre-Benjamin Nantel a, lui, proposé à un seul spectateur, connecté sur Skype, un voyage immobile le temps d'un clignement de *Paupière*<sup>5</sup>. Dans la suite d'Hubert Godard, Alice Godfroy remarque que, grâce à ce regard introspectif, « il n'y a plus un sujet et un objet, mais une participation à un contexte général. Il y a de la sensorialité qui circule sans qu'elle ne soit nécessairement consciente et interprétée<sup>6</sup> ». Préférant l'écho de la résonance à l'évidence de la présence, certains artistes ont ainsi fait le choix de se retrancher de l'image pour privilégier, à la radio, une écoute<sup>7</sup>. Le chorégraphe Denis Plassard<sup>8</sup> a, lui, réalisé des podcasts accessibles aux enfants et à leurs parents, mais aussi au public non-voyant, partitions ludiques invitant chacun à transformer son mobilier d'intérieur en agrès.



Pierre-Benjamin Nantel et l'accordeoniste Gwen Rouget © Natalia Prokofyeva

**Type:** Parution papier  
**Média:** Nouvelles de danse  
**Date de parution:** Avril 2021  
**Auteur:** Alix De Morant

DOSSIER • NDD • PRINTEMPS 21, N° 80



### Confinement 2. L'expérience extérieure

Le deuxième confinement, le couvre-feu qui qui s'en est suivi ont donné lieu à des mobilisations sur les esplanades. Ici un duo de tango fait tomber le masque, là une leçon de danse exhorte à se bouger, ailleurs un flash-mob revendique le retour à la vie culturelle. Si ces attroupements peuvent faire croire au retour du spectacle vivant et servir à conjurer un sentiment d'isolement, ils n'ont que peu à voir avec un réel mouvement de reconfiguration d'un paysage sociétal. Pourtant, cette question de l'être-ensemble à l'aune d'un respir commun apparaît véritablement essentielle, dès lors que la menace d'une possible contamination arrête le plus spontané des élans. Alors que le toucher est à proscrire, la situation interroge sur le pouvoir de remédiation du geste. La kinesthésie sociale est devenue problématique et la ville, inhospitalière. Comme l'écrit à l'approche d'un timide printemps Antoine Le Menestrel, ce danseur de façades, qui a fait ses classes à mains nues en ouvrant des voies dans la roche avant d'escalader, pour *l'Inferno* de Castellucci, le mur du Palais des papes d'Avignon : « je ne crois pas à une grande retrouvaille collective, plutôt à des éclosions parsemées, telles ces plantes rudérales qui poussent spontanément dans les espaces urbains ». C'est dans les brèches que poussent les espèces pionnières, et la danse a souvent traversé les crises de son histoire en investissant ces anfractuosités du bâti que le paysagiste Gilles Clément a désigné comme rele-

vant du Tiers paysage<sup>9</sup>. C'est dans cette même perspective qui consistait à réintroduire du sauvage et de l'instable dans des espaces construits que Trisha Brown, proche de l'architecture de Gordon Matta-Clark<sup>10</sup>, avait imaginé ses premières danses new-yorkaises à partir de « trois actions élémentaires – se tenir debout, être assis et s'allonger – exécutées selon un ordre indéterminé, en les improvisant, sans transitions<sup>11</sup> », en référence au trille, fleur à trois pétales qu'elle cueillait enfant dans les bois.

### Cultiver son jardin

On sait quels furent ces îlots de résistance sur lesquels se greffèrent les aspirations de l'utopie cité-jardin d'Hellerau au potager du Tessin, où, fuyant l'industrialisation, une poignée d'intellectuels et d'artistes constituèrent un modèle d'organisation qui augurait déjà le courant de la décroissance. À Monte Verità<sup>12</sup>, en prise directe avec une écologie de pratiques, la communauté se réinventait autour de l'anarchisme, du végétarisme et du naturisme, tandis que Rudolf Laban et les adeptes de la « Lebensreform » aguerrissaient leur corps au contact du plein air. La pensée de la spatialité, en favorisant la libre expression et en amenant une conscience plus fine du mouvement, rendait le corps plus perméable à son environnement. Et les idées semées en Europe dans les années 1920 ont ensuite germé en Californie, sur le deck construit par Lawrence Halprin pour son épouse Anna<sup>13</sup>,

bientôt rejointe par Simone Forti, Yvonne Rainer, Trisha Brown. Les « sensory walks » et autres expérimentations conduites par les Halprin continuent encore de stimuler la créativité, infusant au-delà de la danse, via les somatiques, les mondes de l'éducation et de la santé. À l'heure où il faut se soucier des temps incertains, le jardin comme métaphore d'un monde dont il faut prendre soin offre un ailleurs dans le proche. Nombreux sont d'ailleurs les festivals qui, depuis une bonne vingtaine d'années, misant sur l'alliance avec la nature et sur la beauté des sites, se sont végétalisés : les festivals Entre cour et jardins, Extension sauvage, Plastique Danse Flore, notamment. Des domaines paysagers invitent les chorégraphes pour des résidences à ciel ouvert, comme celui du Land Rohan<sup>14</sup>. C'est là que la chorégraphe Vania Vaneau a débuté sa recherche autour des matières de *Nebula*<sup>15</sup>, rite pour une terre brûlée qu'il faut refertiliser. En milieu urbain, le parc est ce poumon vert où chacun peut venir se ressourcer ; la redécouverte du bruissement des feuilles et du chant des oiseaux a d'ailleurs été le fait marquant du premier confinement. Des entraînements se déroulent désormais sur les pelouses quand les portes des studios restent closes. Au parc de la Butte-du-Chapeau-Rouge à Paris, le danseur Pierre-Benjamin Nantel et l'accordeoniste Gwen Rouget offrent un duo impromptu au détour d'une allée : le glissement furtif du quotidien à la performance engendre une suspension du moment. Cette poésie de la survenue ne saurait laisser indifférent le

Vania Vaneau Nebula © Celia Gondol

**Type:** Parution papier  
**Média:** Nouvelles de danse  
**Date de parution:** Avril 2021  
**Auteur:** Alix De Morant

spectateur assis sur son banc, car il est bien question d'habiter la cité, ce territoire médié<sup>16</sup> où l'individu peut faire l'expérience d'une altérité, que cette dernière soit humaine ou non-humaine. Au-delà du lien qu'elles peuvent instaurer avec l'entour, les chorégraphies situées suscitent de nouvelles manières d'éprouver. De nature immersive, elles s'inscrivent dans cet espace intoné<sup>17</sup> si caractéristique de l'art *in situ*, que l'artiste active en venant s'insérer dans une ambiance autonome<sup>18</sup> et qui lui préexiste, et qu'il vient souligner de sa présence. Il ne s'agit pas de transformer le réel mais de s'y accorder tout en produisant du contraste.

#### De l'*in situ* à l'*in vivo*

Quand elle a émergé à propos du *Land Art*<sup>19</sup>, la notion d'*in situ* émanait de la réflexion de ces sculpteurs américains qui, lassés des conditions qui leur étaient imposées dans les galeries et les musées, intervenaient directement sur le paysage. Depuis Robert Smithson<sup>20</sup>, la dialectique du site et du non-site induit deux usages d'un même terrain, tout en marquant l'écart entre l'œuvre originale et sa transposition dans l'espace muséal. Familiers de la Judson Church, Robert Morris et Richard Serra se démarquèrent ainsi des codes formels et normatifs de l'institution pour appréhender les problèmes liés à la matière et à la structure, en usant du même vocabulaire que les danseurs<sup>21</sup>, qui eux abordèrent la composition avec le même système de notation graphique que les plasticiens et les sculpteurs<sup>22</sup>. Le rapport de l'œuvre au lieu présuppose toujours des enjeux de cadre, au musée ce dernier devenant prépondérant : il transforme

pour la danse la nature de l'adresse. Il faut s'adapter aux régimes esthétiques et hermétiques des œuvres, se conformer aux logiques de conservation et de patrimonialisation, de circulation des publics et de trajectoires du regard. Pour autant, le mouvement ne s'oppose pas au figé de la pierre ou à la fixité du tableau, et la rencontre de la danse avec l'objet s'opère dans la fluidité. Au cœur de l'installation, elle agit comme un prisme qui met en relief les gestes qui ont précédé l'œuvre plastique dont elle relève les caractéristiques dynamiques, donnant ainsi à voir ses différents « modes d'existence »<sup>23</sup>. En cette période où, dans plusieurs pays d'Europe, la visite au musée se trouve reportée *sine die*, le programme Dancing Museum<sup>24</sup>, qui rassemble cinq centres chorégraphiques et huit centres d'art, en profite d'ailleurs pour explorer la mémoire commune des objets et des corps vue comme une seule démocratie. Que se passe-t-il lorsque le musée est fermé et que les œuvres sont invisibilisées ? Il revient alors de dépasser le point aveugle pour voir au-delà des apparences et défricher de nouveaux itinéraires. \*

Alix de Morant est Maîtresse de Conférences à l'université Paul-Valéry Montpellier 3 et responsable du Master EXERCE. Elle est, entre autres, co-auteure avec Sylvie Clidière d'*Extérieur Danse* (L'Entretemps 2009). Outre son intérêt pour les démarches *in situ* et les expériences participatives en espace public, ses recherches portent sur les esthétiques chorégraphiques contemporaines et la performance.

- 1 [www.uneminutededanseparjour.com](http://www.uneminutededanseparjour.com)
- 2 Carole Zacharie, <http://passeursdedanse.fr/wp-content/uploads/2020/06/Dossier-Passeurs-de-danse-Propositions-entemps-de-confinement-juin-2020-.pdf>
- 3 [www.ivanamuller.com/works/forces-of-nature-forces-de-la-nature/](http://www.ivanamuller.com/works/forces-of-nature-forces-de-la-nature/)
- 4 <https://distantmovements.tumblr.com/dm>
- 5 [www.inact.fr/festival/tentative-holistique](http://www.inact.fr/festival/tentative-holistique)
- 6 Alice Godfroy, « Les yeux fermés », <https://www.pourunatlasdesfigures.net/element/les-yeux-fermes>
- 7 <https://www.fuocoradio.com/>
- 8 [www.compagnie-propos.com/radioguidages-d-interieur](http://www.compagnie-propos.com/radioguidages-d-interieur)
- 9 Gilles Clément, *Manifeste du Tiers paysage*, Paris, Sujet-Objet, 2004, p. 30.
- 10 Architecte, compagnon de Carol Goodden, danseuse, photographe et collaboratrice de Trisha Brown, Gordon Matta-Clark découpe des ouvertures à même des buildings à l'abandon, principalement dans le Bronx, comme des incises au scalpel dans le corps même de la ville.
- 11 Susan Rosenberg, « Trisha Brown: Choreography as Visual Art », *October* 140, printemps 2012, p. 23-25.
- 12 Roland Huesca, *Danse, art et modernité*, Presses Universitaires de France, 2012.
- 13 Anna Halprin, *Mouvements de vie*, trad. Denise Luccioni & Éliane Argaud, Bruxelles, Contredanse, 2010.
- 14 <https://www.slowdanse.org/>
- 15 <http://arrangementprovisoire.org/wordpress/portfolio/nebula/>
- 16 Claude Raffestin, « Remarques sur les notions d'espace, de territoire et de territorialité », *Espaces et sociétés* n° 41, p. 167-171.
- 17 Gernot Böhme, *Aesthétique, pour une esthétique de l'expérience sensible*, Dijon, Les Presses du réel, 2020.
- 18 L'ambiance « est à la fois structurée de matérialités et évocatrice de l'esprit du lieu [...] c'est une autre manière de dire l'espace, comme qualité, comme ressenti, dans le dialogue avec ses données physiques », Henry Torgue, *Le sonore, l'imaginaire et la ville*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 224.
- 19 Gilles A. Tiberghien, *Land Art*, Paris, Carré, 1993.
- 20 Robert Smithson, *The Collective Writings*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1996.
- 21 Trisha Brown, entretien avec Pieter T'Jonck, « Danse et architecture », *Nouvelles de danse* n° 42-43, printemps-été 2000, p. 134-144.
- 22 *A Different Way to Move, Minimalismes, New York 1960-1980*, catalogue d'exposition, Carré d'Art, Nîmes, Berlin, Hatje Cantz, 2017, p. 7-15.
- 23 Étienne Souriau, *Les différents modes d'existence*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.
- 24 <https://www.dancingmuseums.com/>



Dancing Museums © Paul Sixta

**Type:** Parution web  
**Média:** Politis  
**Date de parution:** Mars 2021  
**Auteur:** Jérôme Provençal

menu à 12,50 euros. Il n'y a plus de boulangerie. La voiture est devenue indispensable. De fait, le garage du coin est un lieu de vie, de rencontres, de conversations croisées. Un garage dirigé par Christophe, jeune homme dynamique qui s'amuse de tout, un brin râleur, l'insulte facile (entre « Ah, putain ! » et « Ça me casse les couilles ! »), les mains dans le cambouis, les capteurs, les amortisseurs, les joints de culasse, les pignons et les jantes. Épaulé par un apprenti toujours hilare.

C'est le quotidien de ce garagiste que filme Claire Simon (pas loin du film de Basile Carré-Agostini, *Cinq hommes et un garage*, en 2006), avec ses clients qui viennent échanger de vieux souvenirs, déplorer les maux de leur véhicule. Le documentaire s'avancant dans les détails – comme la musique du *Parain* en guise de sonnerie sur le téléphone portable de Christophe, le désosage d'un moteur, les jeux de clés et de tournevis. Là encore, au plus près des corps.

Itou avec *Rêve de Gotokuji* par un premier mai sans lune, de Natacha Thiéry. Un journal de bord livré par une narratrice sur le confinement parisien, s'adressant à un ami cher. Le 1<sup>er</sup> mai approche et il n'y aura ni manifestation ni célébration. « Rien à raconter / Rien à dire sinon l'intime / À te chuchoter » ; « Le monde d'après / Au bout de nos rêves / Et toi, que vas-tu y changer ? » ; « La brise d'avril / Applaudit à 20 heures pile / Au-dessus du square ». Un film construit dans une prose poétique, dans la bal(l)ade parisienne, avec ses sans-abri, ses exclus, ses désœuvrés, « quand le temps ne semble plus avoir de mesure, sinon celle du décompte quotidien des morts, invisibles comme jamais ».

Aux restrictions du confinement, tandis que la nature reprend ses droits printaniers, entre faune et flore, chants d'oiseaux en goguette, dans la volupté des interdits, l'inquiétude des expériences qui ne pourraient plus arriver, se mêlent les graffitis inscrits sur les murs, les affichettes dénonçant les féminicides. « Confinement / femme isolée » ; « La lutte sera féministe ou ne sera pas ».

Comme Claire Simon, Natacha Thiéry s'avance dans le détail. La fermeture des cinémas, les livres feuilletés, les attestations de sortie et toujours ces slogans habillant la ville : « Université en danger » ; « Hôpital attaqué... par des années d'austérité » ; « Femmes en première ligne ». Rarement le festival Cinéma du réel aura aussi bien porté son nom. ■

≡ Jérôme Provençal

Canal en ligne, jusqu'au 5 avril, [www.cnd.fr](http://www.cnd.fr)

« La dimension virtuelle permet de toucher un public beaucoup plus large. »

# Souplesse oblige

DANSE

L'événement Canal en ligne donne à découvrir trente projets chorégraphiques en cours de réalisation.

Dirigé par Catherine Tsekenis, qui a pris la succession de Mathilde Monnier en juillet 2019, le Centre national de la danse (CND) s'efforce de cultiver une souplesse maximale face à la pandémie de Covid-19. Loin d'être immobilisé, il reste très actif à plusieurs niveaux (formation, résidences d'artistes, ressources) dans le respect des consignes sanitaires, avec un accès strictement limité à la médiathèque, par exemple.

En revanche, le CND ne peut pas accueillir d'événements publics – spectacles, expositions ou autres – depuis fin octobre 2020. Prévu début 2021, Canal, l'un des temps forts de la saison, s'est ainsi trouvé compromis. « Avec Canal, le CND offre un espace-temps privilégié à une quinzaine de structures

(centres chorégraphiques, scènes conventionnées et nationales, festivals...), différentes chaque année, explique Christophe Susset, son secrétaire général. Les structures invitées investissent le lieu et se présentent par le biais d'artistes qu'elles soutiennent, chacune mettant en exergue un projet ou deux en particulier. »

Les projets accueillis se trouvent à des degrés d'avancement divers : à peine amorcés, déjà bien esquissés, voire finalisés. Certains sont en demande de moyens de production, d'autres en quête de diffusion. Mettant en relation des structures et des artistes qui portent un nouveau projet avec des professionnels qui viennent se rendre compte du travail en cours, Canal vise à favoriser le développement de créations chorégraphiques.

En temps normal, l'événement se déroule pendant deux jours au sein du CND (situé à Pantin, au bord du canal de l'Ouercq) et invite les personnes y participant à circuler d'un espace à l'autre pour découvrir les projets. D'abord destiné aux professionnels de la danse, il est aussi ouvert au public. Environ 500 personnes s'y sont croisées en janvier 2020. Un tel brassage de population étant actuellement impossible, Canal s'est transformé pour devenir Canal en ligne.

Ayant démarré le 15 février et se poursuivant jusqu'au 5 avril, cette édition spéciale rassemble 16 structures qui présentent au total 30 projets sous forme de courtes vidéos (environ 15 minutes), diffusées via le site Internet du CND, les sites Internet des structures invitées et autres canaux digitaux. Introduites par un bref avant-propos des responsables de structure, elles donnent à voir les artistes expliquant leur projet ainsi que des images de répétitions (si la création est déjà mise en chantier) et/ou des extraits de pièces précédentes.

On peut ainsi notamment avoir un aperçu prometteur du futur spectacle de la jeune chorégraphe et danseuse Vania Vaneau, un solo à forte teneur organique centré sur la relation à la nature et aux éléments dans un univers postapocalyptique – projet porté avec l'Institut chorégraphique international-Centre chorégraphique national de Montpellier, dont Vania Vaneau est artiste associée.

Globalement, l'expérience inédite proposée par Canal en ligne se révèle à la fois utile et fertile, très stimulante pour l'imaginaire. À l'avenir, le CND devrait adopter une configuration hybride pour l'événement. « La partie in situ est importante car elle amène les personnes à se rencontrer facilement, à échanger des conseils ou encore à partager des contacts, souligne Christophe Susset. La dimension virtuelle apporte une vraie plus-value au niveau de l'archivage, en particulier, et elle permet de toucher un public beaucoup plus large. » ■

